



Les machines.

L'été s'écoula, sans qu'un évènement digne d'être remarqué arrivât au Clos-feuillu. L'on rentra la moisson et tout suivit son cours normal. Le mariage semblait vraiment avoir changé Paul; il était plein d'entrain, travaillait activement et ne fréquentait pas plus assidûment les cabarets que les autres paysans. Julienne vivait heureuse à ses côtés. Elle ne voyait qu'un point sombre: Paul parlait trop souvent de plans ambitieux et semblait orgueilleux.

Finalement vint l'automne et, avec lui, le repos des laboureurs.

— L'année a été bonne, dit Ménard. Mais cela ira encore mieux! Il me faut des machines! L'on parlera dix lieues à la ronde du Clos-feuillu!

Certain samedi, Paul rencontra à Bruges le petit monsieur au pince-nez d'or. Nos amis eurent tôt fait de prendre place dans un grand café.

— Vous voulez me parler, dit le monsieur, qui se nommait Monsieur Dumont. Je comprends de quoi il s'agit!

— Oui, je puis agir à présent. Voilà pourquoi je vous ai fait venir, répondit le jeune fermier. Etes-vous toujours agent de cette fabrique de machines agricoles?

— Assurément. Je ne quitterai pas l'emploi, car il est fort bon, quoique les paysans soient très arriérés.

— Arriérés! répéta Paul. Ce n'est pas de moi que l'on dira cela!

— Il y a des exceptions, et vous en êtes. Utilisez des machines, Monsieur Ménard, donnez l'exemple, les retardataires crèveront de rage. Voyons! je vais commander une bonne bouteille et, tout en la vidant, nous parlerons affaires.

Monsieur Dumont se montrait prodigue!

Paul se fit tout expliquer et résolut d'aller visiter la fabrique avec Monsieur Dumont. L'on convint de s'y rendre le lundi. Dumont et Ménard dinèrent dans un restaurant somptueux, et Paul visita ensuite les cafés où il fréquentait d'ordinaire. Il était enchanté! Partout on le nommait Monsieur Ménard... On le tenait donc pour plus qu'un paysan. Les domestiques s'empressaient au moindre signe. Mais le soir, Julienne vit revenir son mari ivre. Elle ne dit rien... fut aussi aimable que de coutume, écouta patiemment ce que Paul rabachait au sujet de machines... de progrès... de fermiers arriérés. Mais lorsque le fermier fut couché, pour cuver son vin, elle pleura... c'étaient les premières larmes qu'elle versait au Clos-feuillu.

Le dimanche, Fortin vint rendre visite à ses enfants. Paul l'entretint de machines agricoles.

Julienne était inquiète, car elle craignait de voir surgir une querelle entre son mari et son père. Mais Fortin resta fort calme,

— Hm... fit-il, laconique comme toujours, le progrès, ... je sais... hm... pourtant, sois prudent... un paysan doit l'être toujours... Des machines, fort bien... mais Paul, ne sois pas trop entreprenant... Vas-y en douceur... sois économe...

Ménard fut loquace. Et Fortin, contre toute attente, fut éloquent. Et il dit encore à son gendre d'être prudent. Un fermier doit faire usage de ce que le progrès comporte, mais il ne doit pas agir à la légère. Les paysans n'avaient que trop de peine à nouer les deux bouts. Cette année, la récolte avait été bonne; mais de mauvais années pouvaient suivre.

Paul était rempli de ses projets. Le soir, il alla au village. „A la Rose d'or," il rencontra ses amis. Et beaucoup d'entre eux, qui tiraient profit de la libéralité de Ménard et se laissaient régaler par lui, l'appelaient l'homme du progrès, qui irait loin. Paul récompensait ses flatteurs, en payant des „tournées”.

Le lundi matin il s'éveilla la tête lourde. Pourtant, il entreprit son voyage vers la fabrique. Son portefeuille était bourré de billets de banque. Un des derniers jours de la semaine, les machines arrivèrent, ce qui combla de joie le jeune fermier, à tel point qu'il s'enivra encore.

L'hiver lui coûta beaucoup d'argent. Il lui était impossible de rester chez lui. Qu'il y eut de la neige, du vent, du gel, qu'importe ! Il allait régulièrement „A la Rose d'or," dont il était le client le plus important et le plus considéré. Il voulait se rendre sympathique aux villageois, et ne connaissait pas de meilleur moyen que de payer libéralement à boire.

Rares étaient ceux qui le nommaient encore fermier, ou maître, généralement on le nommait „monsieur". Chaque samedi, il allait à la ville, à l'occasion du marché, quoiqu'il y allât surtout pour bien boire et manger. D'autres paysans rentraient vers midi, mais Julienne ne revoyait jamais son mari avant sept ou huit heures du soir. Et elle savait d'avance que Paul serait ivre.

Elle souffrait en silence, ne voulait ni se plaindre, ni faire des reproches. Mais le père Fortin fut vite au courant de la situation et, certain jour, il vint trouver Paul, pour lui parler en particulier.

— Ecoute, lui dit-il... acheter des machines... fort bien, de gros débours... peut-être de gros bénéfices, mais pas si tu es pilier de cabaret.

— Pilier de cabaret, rugit le gendre. Ah ! vous prêtez l'oreille aux calomnies de petits paysans arriérés et jaloux !

— Paul, tu es engagé dans une mauvaise voie... cela finira mal... ma fille...

— Quoi ! votre fille ? Je ne vous ai pas prié de me la donner ! Ah, cela finira mal, c'est ce que disent toujours les vieilles perruques, cria le vantard.

— Respecte le père de ta femme, s'écria Fortin, indigné.

— Respectez votre gendre, que vous venez insulter dans sa propre demeure. Occupez-vous de vos propres affaires.



je ne vous demande rien Je préfère que vous ne veniez pas ici vous ne me garderez pas en tutelle.

Julienne entra vivement dans la chambre.

— Père Paul ! s'écria-t-elle et regarda l'un et l'autre d'un air suppliant.

Elle les aimait tous deux !

— Ma pauvre enfant, murmura Fortin, ému. Ce lui fut comme une révélation : Paul avait eu recours à la dissimulation : il ne s'était pas amendé sincèrement.

— Encore un coup ! cria Ménard. Pauvre enfant ? Votre fille doit être plainte, parce qu'elle m'a épousé ? Pour qui me prenez vous ?

— Paul, tais-toi, ne vous disputez pas, suppliait la fermière.

— Ah, c'est moi qui suis en faute ? Vous prenez naturellement le parti de votre père, qui vient m'insulter, et me traiter de pilier d'estaminet. Mais je ne me laisse dominer par personne par personne je ne plie point. Ah, vous ne connaissez pas encore Paul Ménard !

— Restons calmes, tous deux, reprit Fortin. En ma qualité de père de Julienne, il me semble que je puis te donner des conseils. Ne t'ai-je pas prêté de l'argent ?

— Ah, ah ! la belle affaire, je vous le rendrai votre argent d'ailleurs, je vous paie les intérêts voulez-vous un, deux, trois pour cent de plus ? Croyez-vous que je veuille rester votre domestique, pour cette misérable somme ? Je ne vous demande pas de conseils, et encore moins des reproches.

Fortin avait les larmes aux yeux. Son gendre n'était vraiment pas raisonnable.

— Les voilà qui pleurent tous deux, ricana Paul, ils pleurent les débordements de Paul. Soit, je vais vous laisser, consolez-vous ! et avec un effroyable juron, il saisit chapeau et pardessus, et s'enfuit vers le village.

Il revint dans la soirée. Julienne était encore levée. Ses yeux étaient rouges de larmes. Paul avait encore trop bu.

— Tu n'es pas encore couchée, s'écria-t-il, furieux. Ah tu es restée m'attendre, pour pouvoir dire à ton père à quelle heure je suis rentré, hein ?

— Mais Paul . . .

— Tais-toi, rugit le paysan. Ecoute ! Tu es ma femme, compris ? Je suis ton maître. Et si je voulais rentrer ivre

chaque soir, nul n'aurait à s'en mêler. Moi seul, — et il frappa du poing sur la table — moi seul suis maître ici... et si ton père ou ta mère osent revenir ici, je les jetterai à la porte.

— Ne dis donc pas de mal de mes parents, supplia la fermière . .

Mais le furieux ne la laissa pas terminer.

— Dire du mal de ton père, dit-il d'une voix étranglée par la fureur . . . Non, mais ton père peut dire du mal de moi, de ton mari . . .

— Paul, ne me frappe pas, je me tairai, gémit Julienne.

— Frapper? . . . oui, tu rends quelqu'un furieux . . . hors de lui . . .

L'escalier craqua. Toinon, la servante, entra. Comment, le fermier oserait maltraiter sa femme? La fermière n'appela-t-elle pas à l'aide? Vivement, la jeune fille avait passé un vêtement, et elle était accourue, frémissante d'indignation.

— Allez-vous cesser? s'écria-t-elle. C'est une honte, de battre votre femme.

— Toinon, s'écria Julienne, effrayée, il n'y a rien . . .

Paul jura comme un possédé.

— Toi aussi, tu conspires contre moi? . . . contre moi . . . le maître, dit-il. Tu oses venir me faire la leçon? A la porte, à la porte, et pour de bon!

Il s'élança vers la servante.

— Ne me touchez pas, s'écria celle-ci. A la porte? oui, j'irai, mais il me faut d'abord ma malle . . . j'irai immédiatement, je sais heureusement où aller. Servir un fermier, qui frappe sa femme lorsqu'il rentre ivre . . . non, jamais!

— Tu n'es pas encore partie? Ta malle . . . ah!

Et l'individu monta les escaliers, saisit la petite malle et la jeta dans les escaliers.

— Voilà ta malle! s'écria-t-il, et, d'un coup de pied, il l'envoya au dehors. C'est à ton tour d'être traitée de cette façon, dit-il en s'adressant à Toinon, si tu ne te hâtes pas de filer.

— Mais, Paul, il est déjà si tard . . . dit craintivement Julienne.

— Je montrerai qui est le maître ici, dit Ménard.

Toinon quitta la ferme.

— Quant à toi, pleure toute la nuit, si tu veux, dit Paul à sa femme, et il alla se coucher.

La paysanne courut rattraper la servante.

— Toinon, reviens? implora-t-elle.

— Je ne le puis pas, patronne.

— Reviens... sinon, tout le village saura demain ce qui s'est passé... Je t'en prie, reviens, lorsque le patron aura dormi, il parlera d'autre sorte.

La jeune fille hésitait.

— Allons, Toinon... reviens.

— C'est pour vous que je le fais, patronne... parce que vous êtes si bonne, conclut la jeune fille.

La malle fut mise dans la grange. Toinon alla se recoucher. La patronne fit de même... et elle pleura, elle pleura à chaudes larmes.

Le lendemain matin, Paul regarda la servante d'un air ébahi... En somme il était heureux qu'elle ne fut pas partie, car le départ de Toinon eut donné lieu à mille commentaires.

— Je saurai bien montrer d'autre façon que je suis le maître, grommela-t-il. Et il regarda la servante avec des yeux mauvais. Celle-ci se tut, pour la patronne! Sinon... Elle ne craignait pas le fermier.

A. HANS.

LE CLOS-FEUILLU ET SON MAITRE.

DESSINS DE - -
E. VAN OFFEL.

IMPRIMERIE L. OPDEBEEK,

- RUE ST. WILLEBRORD 47 -

- - - ANVERS. - - -

- - - 1912 - - -